NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

111 N° 1 1989

Science, technologie et valeurs spirituelles. Un Symposium à Tokyo

Lucien MORREN

p. 83 - 96

https://www.nrt.be/fr/articles/science-technologie-et-valeurs-spirituelles-un-symposium-a-tokyo-329

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Science, technologie et valeurs spirituelles

UN SYMPOSIUM À TOKYO

À la fin du mois de mai 1987, s'est tenu à Tokyo un Symposium sur le thème: «Science, technologie et valeurs spirituelles», avec le sous-titre: «Une approche asiatique de la modernisation». Ce Symposium était patronné conjointement par l'Université des Nations Unies, centre d'études et d'animation relevant de l'UNESCO, et par l'Université Sophia des jésuites.

L'impact des sciences et des technologies étant aujourd'hui planétaire, leur confrontation aux valeurs culturelles et religieuses représente une problématique universelle, mais qui n'en acquiert pas moins des colorations particulières selon les régions du globe. La tenue du Symposium à Tokyo et la mention de l'approche asiatique dans le sous-titre du thème conféraient évidemment la prééminence à l'Asie, à la fois terre d'élection de traditions culturelles prestigieuses et continent où le choc de la modernité atteint une ampleur et une rapidité inégalées. Le Japon a subi en un siècle une mutation qui l'a promu au rang de troisième puissance industrialisée du monde. À son exemple d'autres pays d'Extrême-Orient se sont engagés dans une voie similaire, mais le cas du Japon reste, semble-t-il, unique en son genre, pour des raisons qui apparaîtront mieux plus bas. Loin de ne rassembler que des asiatiques, comme on aurait pu s'y attendre, le Symposium comptait, sur 35 participants, une dizaine d'occidentaux environ. C'est que l'Occident, et plus particulièrement l'Europe, fut le berceau de la modernité, un fait historique résultant de divers apports, surtout grecs et chrétiens, ce qui donne aux européens une expérience dont bien des asiatiques entendent profiter. On explique ainsi la présence d'occidentaux dans un Symposium centré sur l'Asie et, du même coup, se précise le rôle qui leur incombait. Mentionnons parmi eux le Cardinal Paul Poupard et le P. Hervé Carrier, respectivement président et secrétaire du Conseil pontifical pour la culture.

À cette variété de provenances géographiques se joignait la diversité des positions religieuses ou philosophiques. Si d'aucuns gardaient sur ce chapitre une réserve compréhensible en raison de

leur fonction, beaucoup, au contraire, ne faisaient aucun mystère de leurs convictions. L'atmosphère du Symposium était à cet égard on ne peut plus libre. À côté des musulmans, des bouddhistes et des marxistes, on y côtoyait un nombre proportionnellement très élevé de chrétiens. Assez curieusement l'hindouisme n'était pas représenté; le seul Indien présent était musulman.

La séance d'ouverture du Symposium fut déjà significative, et d'abord par le choix des orateurs. Après les présidents des deux institutions qui patronnaient la rencontre, on entendit trois communications: celle du Cardinal Poupard, qui transmit un message du Pape Jean-Paul II, puis le Révérend Yamada, chef-abbé du plus ancien monastère bouddhique du Japon, qui participait en octobre 1986 à la célèbre rencontre d'Assise, et le président du Congrès mondial des religions pour la paix, lui aussi un bouddhiste japonais.

Le président de l'Université des Nations Unies, le Dr Soedjatmoko, un Indonésien, proposa une fort intéressante présentation d'ensemble du thème. Il observa d'abord que l'intitulé du Symposium risquait de situer en opposition science et technologie d'une part, valeurs spirituelles de l'autre. Cette manière de voir, il la rejette, car la vérité est à la fois la plus haute valeur spirituelle et la valeur ultime de la science: il y a donc un parallélisme des visées. Cependant le domaine couvert par la vérité scientifique présente une moindre extension et la science doit avoir l'humilité de laisser la question du sens de l'univers à d'autres sphères, aux religions en particulier. Mais il arrive que, grisée par ses succès, la science ait au contraire l'arrogance de dénier l'existence même du sens et de borner la vérité à la seule articulation des faits. D'où une crise du sens, aujourd'hui par trop répandue, qui surgit ainsi d'une véritable perversion de la science.

Avec la technologie, on affronte un paradoxe. Elle tend à produire des réalisations matérielles et, de la sorte, elle se situe hors de l'univers spirituel. Mais cela ne signifie nullement opposition aux valeurs spirituelles; car, bien orientée, la technologie répond aux besoins des hommes et s'acquitte d'une tâche qui l'introduit dans le registre de l'amour. Mais à nouveau une perversion la menace; trop souvent en effet, elle est mise au service de la guerre et de l'exploitation. Il importe donc de la bien aiguiller, mais qui doit opérer les choix? L'orateur cite à ce propos un théologien protestant américain, Roger Lincoln Shinn, qui affirme: «La solution des grandes questions ne peut être laissée aux techniciens, qui sont

éthiquement illettrés ou aux moralistes, qui sont techniquement ignorants!» La détermination des orientations est un problème social.

Le Docteur Soedjatmoko en vient alors au quatrième terme majeur qui figure dans l'intitulé du Symposium, l'Asie, ce qui l'amène à une confrontation entre l'Est et l'Ouest. L'européen trouve ici un intérêt particulier à se regarder par les yeux d'un asiatique, qui reconnaît la position dominante de la culture scientifico-technique en provenance de l'Occident, mais dénonce dans le christianisme la cause d'une exploitation de la nature qui ne respecte pas celle-ci. Il a soin de s'appuyer à ce propos sur un historien anglo-saxon, Lynn White, pour qui le christianisme est la religion la plus anthropocentrique que le monde connaisse. En regard — ici perce en filigrane une appartenance culturelle sinon religieuse que l'orateur n'a pas explicitée — l'islam enjoint de prendre soin de la nature. Il ajoute que les grandes religions asiatiques, en particulier le bouddhisme, l'hindouisme et le shintô, ont aussi le sens de la convivialité entre l'homme et la nature et reconnaît que les dégâts déjà occasionnés suscitent également un souci écologique dans le monde chrétien.

D'autre part l'islam enjoint encore à l'homme de rechercher la connaissance. Mais son histoire dévoile l'existence d'une tension entre pareille injonction et une tendance piétiste, tension qui se retrouve aussi dans le christianisme. En contraste, pour le bouddhisme, l'ignorance et l'illusion sont les racines de toute souffrance, de sorte que la connaissance devient une voie de délivrance. D'ailleurs, pour l'homme, comme le soulignait déjà Aristote, la soif de connaissance devant le mystère de l'univers est inextinguible; on est là au fondement de l'investigation scientifique. Cependant, dans les traditions mystiques de l'Asie, qui sont restées plus vigoureuses qu'en Occident, l'homme rencontre une vérité plus large, qui transcende celle que procure l'observation scientifique et qui le porte à l'acceptation d'un mystère au-delà de toute compréhension. La reconnaissance d'une telle limite apparaît aujourd'hui comme une clé de survie pour l'humanité car, à supposer même que nous puissions tout faire, il resterait à fixer les limites de ce qui nous serait permis. Un équilibre s'avère ici difficile à trouver. Le Dr Soedjatmoko conclut en citant un autre occidental, le parlementaire européen allemand Jakob von Uexkull, pour qui l'un des plus pressants besoins actuels est «d'aider l'Occident à trouver une sagesse qui équilibre sa science et d'aider le Tiers Monde à acquérir une science qui équilibre son ancienne sagesse».

Comme notre visée essentielle porte sur la confrontation de témoignages de diverses provenances, sur les relations entre traditions et modernité, nous retiendrons des quelque trente communications qui furent ensuite présentées celles qui nous ont paru le mieux contribuer à éclairer cette perspective.

Des voix d'Extrême-Orient

Le Professeur Tsushida intitule son exposé: «Technologie moderne et spiritualité Est-asiatique». À ses yeux, le succès de la technologie japonaise a été favorisé par le jeu conjugué de divers facteurs, parmi lesquels il relève: une éducation largement développée dès le XVIII[e] siècle, bien avant donc la révolution Meiji de 1868, qui a ouvert le Japon à l'Occident; — la cohésion du peuple, convaincu qu'un pays dépourvu de ressources naturelles ne peut survivre qu'en développant la technologie; — enfin diverses circonstances historiques favorables.

On comprendra mieux plus loin qu'il inclut dans la cohésion du peuple japonais le caractère national le plus souvent souligné, à savoir la subordination, allant jusqu'à l'abnégation, de l'individu au collectif auquel il appartient. Cet héritage du clan féodal s'est aujourd'hui reporté sur l'entreprise économique.

Mais le Professeur Tsushida va concentrer son attention sur les traditions spirituelles de son pays, le bouddhisme, le confucianisme et le taoïsme, qui sont toutes venues de Chine et qui ont façonné la culture nippone non sans avoir subi une transformation qui les a «japonisées». À son avis, le confucianisme et le bouddhisme, à tout le moins dans sa forme zen, qui joue un rôle très important au Japon, ont été des atouts potentiels d'ouverture au progrès technologique du fait de leur monisme foncier. Comme ils ramènent tout à l'unité ultime, il n'y a pas de rupture entre la pratique et l'idée, entre l'action et la contemplation. Ces deux traditions ne semblent toutefois pas se soucier beaucoup des problèmes que pose la société technologique moderne. L'auteur attribue par contre au taoïsme une influence beaucoup plus grande à cet égard. Le concept de *Voie,* le *Tao,* qui devient au Japon *Do,* joue ici un rôle crucial. La voie existe par elle-même comme fondement universel de tous les êtres et elle permet leur activité. Si au Japon elle a pris d'abord une connotation religieuse, comme l'atteste le shintô, qui signifie «voie des dieux», le même terme se référa aussi par la suite aux professions de caractère académique ou technique. L'habileté technique devient alors vertu: elle approche l'art divin et l'on

saisit dès lors que le perfectionnisme qui caractérise l'industrie japonaise est l'héritage d'une longue tradition qui s'applique aussi bien à la célèbre cérémonie du thé (le cha*do*) qu'à l'art floral (le ka*do*), qui sont ainsi des voies. Il en va de même pour le ju*do*, que tout le monde connaît. La Voie, c'est donc ce que chacun doit suivre, notion si englobante qu'elle exprime l'unité, l'interpénétration du transcendant et de l'immanent, de l'être concret et de son fondement ultime. Chaque profession est ainsi prise au sérieux: on s'y engage comme dans une discipline à la fois esthétique et spirituelle, par laquelle on vise à atteindre un haut niveau de perfection, de personnalisation ou d'expérience.

Dans cette perspective, se dégagent six caractéristiques propres aux diverses activités du Japonais:

1. La plupart ne sont pas uniquement cérébrales ou verbales, mais aussi corporelles.
2. Ces activités ne sont pas le fait d'un individu isolé mais s'effectuent dans un groupe.
3. Elles comportent un aspect esthétique d'essentielle importance, au risque de conduire à du formalisme.
4. Elles tendent à évacuer l'égocentrisme.
5. En contrepartie, elles visent une communion, le partage d'une expérience commune d'un certains sens de l'existence ou d'une valeur esthétique.
6. La relation maître-disciple est primordiale.

On s'étonne moins dès lors que l'on puisse parler à leur propos d'activités parareligieuses, car elles peuvent devenir le substitut d'une religion proprement dite, et que cette tradition parareligieuse ait aussi permis aux Japonais de s'approprier la technologie moderne sans trop se soucier de valeurs spirituelles universelles.

Des causes lointaines de l'impressionnant essor technologique du Japon sont ainsi mises au jour. Quant à l'impact proprement spirituel, l'ambivalence subsiste. On a pu parler de substitut religieux mais , par ailleurs, le caractère quasi sacramentel du travail pourrait aussi devenir un chemin d'ascension vers les hauteurs spirituelles. C'est du moins sur cette note optimiste que l'exposé se termine.

Après un Japonais très au fait des traditions spirituelles de son pays, on entendra le Professeur Chamarik, de Thaïlande, c'est-à-dire d'un pays où domine la tradition bouddhiste dite du Petit Véhicule. **Mais avec lui la tonalité change: nous entrons dans le Tiers**

Monde et tout l'exposé sera marqué par cette origine. On ne s'enquiert pas tant, dans la tradition, de ce qui a pu promouvoir l'accueil de la technologie (en dépit d'une allusion dans ce sens), mais on poursuit surtout la promotion de l'homme et sa protection contre les influences néfastes qui accompagnent le déferlement de la civilisation scientifico-technique. Pareil changement manifeste combien la géopolitique joue dans la manière d'aborder notre problématique: nous ne sommes plus dans un Japon sûr de lui-même et maître de son destin, mais dans un pays qui subit un choc venu de l'extérieur, au point que modernisation est assimilée à occidentalisation. Mouvement certes irréversible, mais dont il faut tenter de conjurer les séquelles pernicieuses. Car s'il a profité à une mince couche dominante de la population, il s'est accompagné de perturbations sociales extrêmement graves dans le monde rural et dans les prolétariats urbains. Le problème fondamental est que les hommes forment désormais un tout intégré. Sciences et technologie font partie du système social. Les valeurs culturelles de la science occidentale et des traditions orientales de l'Asie doivent être coordonnées, afin de constituer une synthèse répondant aux besoins de l'homme. À cette fin, le bouddhisme peut apporter une contribution substantielle, comme d'ailleurs d'autres traditions religieuses.

Au niveau individuel, le bouddhisme ouvre à un au-delà de ce monde-ci (l'auteur utilise le terme anglais *otherworldliness*). Mais en vérité le souci des valeurs sociales et éthiques est fondamental dans l'enseignement du Bouddha. Et de citer à l'appui de cette assertion une autorité bouddhique thaïlandaise: «L'enseignement du Bouddha considère la vie intérieure de l'homme en relation à sa vie extérieure, sociale, et il conçoit ces deux valeurs comme interreliées, inséparables, au point de n'en faire qu'une.»

C'est là, en germe, une indication précieuse pour bien orienter les sciences et les technologies modernes, trop souvent jugées indépendantes des valeurs, alors qu'elles doivent être humanisées. L'homme prime la matière. Le contrôle *externe* du comportement caractérise, selon l'auteur, l'approche scientifique occidentale; le bouddhisme, lui, met l'accent sur le contrôle *interne*, l'autocontrôle; la vie, la santé, l'autonomie, la propriété sont des biens, mais la liberté interne, le moi profond se placent à un plus haut niveau en tant que valeur suprême conduisant à la connaissance et à la sagesse. Et les plus démunis méritent une attention non moins sérieuse, pour ne plus être victimes mais bénéficiaires des innovations technologiques. Une synthèse se cherche ici entre la science

moderne occidentale et la science traditionnelle orientale, ce qui conduit l'auteur à en appeler aux technologies appropriées (notons-le en passant, beaucoup chez nous les considèrent comme un des facteurs importants d'un développement intégré).

Des témoignages islamiques

Dans l'islam, on rencontre sinon des positions, du moins une optique plus proche de la nôtre.

Dès le premier jour, le Dr Hanafi, un Égyptien relevant de l'Université des Nations Unies, esquisse une topologie axiomatique des relations entre science et technologie d'une part, valeurs spirituelles d'autre part. Il y voit soit différence, soit identité. Le cas de la différence peut mener à une confrontation ou à une simple juxtaposition. On obtient ainsi trois modèles qu'il applique à des exemples historiques concrets. En résumant sa pensée mais, nous l'espérons, sans la déformer, on aboutit au schéma suivant : le modèle de la confrontation est celui de l'Europe chrétienne; il s'accompagne d'une dominance de la religion au Moyen Âge, mais de la science à l'époque moderne. Le modèle de la juxtaposition maintient une séparation qui peut conduire à la schizophrénie; il l'illustre par le cas du Japon. Enfin, pour l'identité, l'islam, à tout le moins à son époque classique, lui sert de paradigme: science, technologie et valeurs spirituelles ont une origine commune dans la révélation (coranique), parce que la nature est créée pour l'homme et l'homme pour la transcendance. Pareille vision devrait être partagée par toutes les religions abrahamiques, mais en Europe les divergences entre interprétations dogmatiques et scientifiques ont pris une tournure conflictuelle et l'harmonie a été rompue.

D'autres orateurs musulmans proposèrent ensuite une vision moins idéalisée que celle du Dr Hanafi. Pour le Dr Amer, un physicien d'origine égyptienne qui travaille au Koweit, l'espoir que manifestait le monde arabe d'accueillir la modernité tout en préservant les traditions, espoir résumé dans l'aphorisme: «leur technologie et nos valeurs», s'est révélé utopique; on ne s'ouvre pas à la science moderne et aux technologies occidentales sans que celles-ci n'entraînent de profondes répercussions sur les manières de vivre et de penser. D'où les tensions qui divisent les esprits: d'un côté, ceux qui entendent poursuivre l'ouverture, de l'autre, les tenants d'un conservatisme fondamentaliste, qui souhaiteraient revenir à la science arabe médiévale de glorieuse mémoire.

Le Dr Amer se réfère en particulier à une étude, distribuée aux participants mais non exposée, du professeur El Kholy, un ingénieur du Koweit. On y trouve d'abondantes références à des auteurs musulmans qui se sont penchés sur les rapports entre science et foi islamique. Parmi eux figure en bonne place le Pakistanais Abdus Salam, prix Nobel de physique. Celui-ci relève au moins 750 versets du Coran (soit un huitième du total) qui exhortent le croyant à étudier les lois de la nature et à la maîtriser. En clair, science et technologie sont promues au rang de devoirs. Il souligne l'absence de contradiction entre le Coran et ce que la science sait avec certitude, de sorte que l'islam n'a connu au cours de son histoire aucun incident comparable à l'affaire Galilée.

D'autres échos musulmans mettent cependant une sourdine à pareil triomphalisme. Le Professeur El Kholy rappelle encore que le courant principal de la pensée islamique subordonne la raison à la révélation, à l'encontre de la position qui caractérise, selon lui, la pensée occidentale moderne. Sans doute, mais une telle assertion se mue en arme à double tranchant selon ce que l'on considère comme révélé. L'affaire Galilée a précisément appris aux chrétiens qu'il existe un risque sérieux de s'abuser sur ce point. Et l'expérience actuelle démontre toujours que l'harmonisation entre science et foi requiert un bon équilibre entre culture profane et culture religieuse, équilibre qui peut faire défaut aussi bien aux théologiens qu'aux scientifiques. Des lectures récentes confirment la nécessité de pareille mise en garde en milieu chrétien.

Ces propos valent également pour l'islam. Le Professeur Nasr, un Iranien qui enseigne en Amérique, se préoccupe avant tout d'assurer l'enseignement des sciences dans une perspective islamique. L'intervention précédente avait déjà touché le problème quand elle relevait que les étudiants musulmans envoyés à l'étranger sont déchirés entre leurs convictions religieuses et celles que leur apportent leurs études. Pour le Professeur Nasr, c'est un immense danger qui n'épargne pas les pays islamiques eux-mêmes car, assure-t-il, un siècle d'acceptation aveugle de la science occidentale a produit de telles catastrophes qu'il faut absolument revoir toute la question de l'enseignement des sciences, lequel exige une perspective islamique. La science occidentale, imprégnée de positivisme et sans aucun égard pour Dieu et sa révélation, ne peut s'enseigner de façon non critique; elle doit se conformer aux enseignements du Coran. Le cosmos est **aussi un livre par lequel Dieu nous parle.**

Pour tout croyant, et très particulièrement s'il adhère à une religion révélée, il ne saurait y avoir opposition entre acquis scientifiques sûrs et Parole de Dieu. Quand on entend un musulman considérer le cosmos comme un livre qui communique un message divin, on songe tout de suite à la doctrine, traditionnelle en milieu chrétien, selon laquelle Dieu se fait connaître par la Bible et par la nature. Cependant, comme l'accord entre les deux voies soulève parfois des problèmes, les esprits se divisent en ouverts et fondamentalistes, les premiers estimant que les progrès de la science sont aptes à purifier des vues religieuses par trop étriquées, les seconds, au contraire, s'attachant à la lettre des textes et rejetant certains acquis scientifiques au nom de leur foi. Parfois encore on retrouve cette opposition dans le monde chrétien, surtout dans le protestantisme américain, où «créationnistes» et «évolutionnistes» entrent en conflit. Les mêmes courants se manifestent dans le monde musulman. Pour le Professeur Nasr, l'univers islamique ne saurait commencer par un «big bang» accidentel et, selon lui, aucune hypothèse scientifique moderne n'est aussi opposée aux enseignements du Coran que l'évolution. Bien que cette voix soit la seule à s'être exprimée ainsi, on redouterait des conflits du type de l'affaire Galilée dans la mesure où elle refléterait la doctrine officiellement reconnue.

De l'accent mis sur l'éducation on retiendra surtout qu'il importe de bien former les jeunes à l'heure où, plus que jamais, sciences et techniques sapent en profondeur les valeurs spirituelles. La solution ne saurait toutefois résider dans un raidissement fondamentaliste, mais dans une ouverture des esprits à la sphère du sens et à une raison élargie, qui ne saurait se réduire à la seule rationalité scientifique.

Un dernier témoignage d'un musulman va dans ce sens. Un Indien, le Professeur Rahman de New Delhi, aborde le thème du Symposium dans une perspective historique et sociale. Son exposé de haute tenue attribue une valeur spirituelle à la science. Celle-ci a deux fonctions: interpréter le monde et le transformer en vue d'améliorer la qualité de la vie par le biais de la technologie. Mais le développement harmonieux de ces deux orientations peut se briser; nous le constatons trop souvent lorsque sciences et technologie s'orientent vers l'armement et le profit. La valeur spirituelle de la science est alors annihilée et la technologie dévoyée. Depuis la dernière guerre surtout, la notion de progrès s'est restreinte aux innovations technologiques. L'attention de l'homme se détourne de ses véritables

fins; il devient comme un enfant, jouant avec des gadgets technologiques qui ne lui laissent plus le temps de penser. Pareille technologie est devenue aujourd'hui l'opium du peuple! Ce courant doit se renverser. L'Asie, entrée plus tardivement dans le processus de la modernisation, a de ce fait plus d'opportunités d'analyser critiquement la situation, sur base, à la fois, de son antique culture et d'une science en évolution, qui se voit obligée de rejeter son ancienne vision mécaniste bien trop étriquée. Ce dernier point mérite une attention particulière, car il importe aujourd'hui de montrer combien les avancées mêmes de la science brisent de clôtures.

Des voix d'Occident ou marquées par l'Occident

Le Professeur Haefner, un informaticien de l'Université de Brême, expose tout d'abord des idées proches des précédentes, lorsqu'il dénonce un monde scientifique que ne guide plus une approche globale de l'existence, dont on néglige les aspects philosophiques et affectifs puisque non formalisables. D'où une perte de sens. Et d'insister aussi sur la nécessité d'un rééquilibrage. Toutefois, les voies envisagées à cette fin nous laissent passablement rêveurs. L'orateur paraît appartenir à cette classe d'informaticiens qui comptent sur le progrès des techniques dites d'«intelligence artificielle» pour résoudre les problèmes les plus divers, y compris ceux de nature spirituelle. D'où l'insistance mise sur une nouvelle *Weltanschauung* (ou vision du monde) accordée à une intégration socio-technique répondant aux buts globaux de l'humanité. Pareille intégration représenterait un pas de plus à la suite d'autres qui s'appliquent aux différents niveaux de l'évolution et la jalonnent. On songe au point Oméga de Teilhard de Chardin (d'ailleurs évoqué), mais la progression se réalise d'une tout autre manière, car la dimension religieuse, au lieu de garder son rôle moteur, se trouve récupérée.

On change de registre avec le Professeur Jean Ladrière de l'Université Catholique de Louvain, philosophe des sciences bien connu. Il intitule sa communication: «Science, technologie et l'historicité de la raison». Il y peint une fresque d'une grande richesse sur trois formes de la raison qui sont aussi trois formes fondamentales d'action: la raison théorique à la base de l'action scientifique; la raison pratique à la base de l'action politique et sociale; la raison technologique à la base de notre projet de maîtrise du monde. Dans ce triple développement, qui a façonné la modernité occidentale, on retrouve **l'impact du christianisme. Notre science doit beaucoup à la Grèce,**

mais c'est le christianisme qui, voyant en toutes choses une créature de Dieu, a mis en valeur le sens du concret qui est au fondement de son essentielle composante empirique. L'action politique et sociale met en œuvre le concept moderne de liberté, introduit dans notre culture par le christianisme, qui est essentiellement une religion de l'intériorité, de l'adhésion personnelle. Or celle-ci suppose une capacité de décision qui, étendue au plan social, a donné naissance aux idées-forces de démocratie et de droits de l'homme. L'action technologique enfin dérive du précepte bien connu de la *Genèse,* qui confie à l'homme la maîtrise sur la création.

Ces trois formes d'action se développent dans une histoire; elles tendent vers un horizon conforme aux appels de la raison. Autrement dit, la raison, dotée d'une structure eschatologique, tend vers une destinée, celle de l'homme, qui est fondamentalement esprit. Voir la raison et ses actions dans cette perspective porte à la reconnaître comme valeur spirituelle. Toutefois l'homme est libre et tout peut dévier. L'attitude scientifique risque d'engendrer l'agnosticisme et de rendre les esprits insensibles à la dimension religieuse de l'existence. Le développement technologique menace d'échapper à tout contrôle et de se fixer lui-même comme but. L'esprit est exposé à la tentation délirante de puissance; pour rester fidèle à sa vocation, il doit se confier à une force qui vient d'ailleurs, à une source plus profonde d'énergie spirituelle. La foi chrétienne, pour sa part, vient ici au secours de la raison; elle l'éclaire sur sa propre signification; elle la sauve de la perdition. Telle est du moins notre espérance.

Un autre philosophe des sciences, le P. Mutsuo Yanase, jésuite professeur à l'Université Sophia, a reçu une formation intellectuelle de type occidental et une formation culturelle de type oriental. Cette double appartenance, jointe à l'évolution récente des sciences fondamentales, le convainquent que le cadre traditionnel de l'espace-temps et la logique formelle qui sont à la base de la manière de penser de l'Occident, à tout le moins en matière de science, ne donnent plus une image adéquate du monde tel qu'il se découvre aujourd'hui. Il faut repenser le très antique problème de la relation entre l'esprit et la matière, essentiellement problème de l'homme, intégration unique du spirituel et du matériel. On ne peut ici que souligner l'intérêt et la portée tant philosophique que théologique de ce développement. Dans la perspective du «réalisme caché» qu'il expose («réalisme», parce qu'il s'agit bien du réel, mais «caché», parce que le spirituel est invisible), il estime pouvoir dégager des

éléments de connaissance susceptibles de rapprocher les esprits de l'Est et de l'Ouest.

À partir du nouveau visage que prend la science, mais en mettant l'accent sur les énormes problèmes éthiques qu'elle soulève, le P. Hervé Carrier, secrétaire du Conseil pontifical pour la culture, répond positivement à la question quelque peu provocante du titre de son exposé: «Les scientifiques peuvent-ils être des humanistes spirituels?» Il s'appuie d'ailleurs sur de célèbres précédents: des géants de la science tels que Newton, Pasteur, Planck, Einstein, Bohr ont eu une attitude que l'on peut qualifier de religieuse devant une nature qui les émerveillait. Aujourd'hui, tout en respectant la distinction des plans, un nouveau dialogue doit s'établir entre scientifiques et représentants des religions traditionnelles.

Notre propre communication portait sur l'évolution du scientisme en Occident au cours de ce siècle et retraçait l'expérience même que nous avons vécue. En développant des idées qui nous sont chères sur un principe de complémentarité généralisé, qui voit à tous les niveaux de l'être la conjonction d'un aspect de substrat et d'un aspect d'information sans qu'on puisse se représenter leur lien, on se retrouve non seulement assez proche du couple bien connu matière-forme d'Aristote, mais on entrevoit encore la possibilité d'établir une similitude, partielle sans doute, avec la vision dichotomique des choses que présente le taoïsme. On aperçoit ici à nouveau des éléments de rapprochement entre l'Est et l'Ouest. Sans compter, d'un point de vue chrétien, les analogies structurelles qui se découvrent dans les formulations des mystères que l'on rencontre dans la nature et dans le divin révélé; mais on entre alors dans l'ordre du signe, lequel se propose sans jamais s'imposer.

L'exposé qui a laissé au scientifique chrétien que je suis la plus profonde impression fut donné par un professeur jésuite d'origine belge, devenu japonais, le P. Jean Kitahara-Frisch, de l'Université Sophia. C'est un anthropologue spécialisé dans l'étude du comportement des chimpanzés, qu'il compare aux données fournies par la paléontologie humaine. Sa communication s'intitulait: «La nature humaine et la technologie — Une perspective anthropologique».

L'outil joue classiquement un rôle très important dans le processus d'hominisation. Cependant la question appelle des nuances, car **l'usage d'outils n'est pas réservé à l'homme. Pour ne considérer**

que les chimpanzés, ceux-ci emploient des pierres pour écraser des noix, des bâtons pour attraper des bananes, de minces tiges pour extirper des termites, etc. L'outil spécifiquement humain est celui qui permet de fabriquer d'autres outils: naît alors la technologie, événement d'importance, car par elle l'homme devient capable de modifier son environnement. Il s'agit alors d'une adaptation culturelle, tandis que, pour tous les autres animaux, elle dépend de la nature. Et l'homme est aussi le seul animal qui ait besoin de la technologie pour survivre.

Mais, et c'est là un acquis récent des plus significatifs en anthropologie préhistorique, l'homme se distingue des primates génétiquement les plus proches de lui par une autre caractéristique comportementale de portée décisive. Comme lui, chimpanzés et singes vivent d'habitude en groupes; ce sont donc aussi des êtres sociaux. Cependant, comme des témoignages préhistoriques et anthropologiques permettent de le montrer, le groupe humain vit sur le partage des résultats de la chasse ou de la cueillette, alors que dans un groupe de chimpanzés chaque animal est autosubsistant au point de laisser mourir de faim ou de soif un congénère devenu invalide. Plus on étudie les comportements, plus il devient clair que la technologie d'une part, l'aide mutuelle et le partage de l'autre, ont atteint avec l'homme un degré de développement sans comparaison avec ce que l'on constate chez les primates. Et ces caractéristiques ont permis à l'homme de mieux vivre et de se multiplier au point d'envahir progressivement la terre entière en dépit de la diversité des climats.

Mais de pareilles considérations n'éclairent pas seulement la préhistoire. Elles projettent une vive lumière sur un enseignement biblique essentiel, la création de l'homme à l'image de Dieu. Par la technologie, l'homme reflète à son niveau Dieu Créateur. Mais, plus profondément encore, par le partage avec ses semblables et dans sa relation avec eux, il devient reflet de cet échange d'amour qui constitue la vie la plus intime de Dieu Trinité. L'*Homo* n'est pas seulement *faber* et *sapiens*; il est aussi *communicans.*

Toutefois, et surtout de nos jours, un juste équilibre ne s'est pas maintenu entre les éléments constitutifs de l'humain. Le développement de la technologie prend une allure exponentielle qui donne le vertige alors que, d'autre part, les ressources terrestres en moyens de subsistance sont très inégalement réparties. Le fossé se creuse à cet égard entre le Nord industrialisé et le Sud sous-développé; il constitue une menace qui pèse sur l'avenir de l'humanité et se révèle d'une gravité comparable à celle de l'armement

nucléaire. Il s'impose d'opérer, avant qu'il ne soit trop tard, une conversion du cœur qui conduise à une nouvelle répartition des biens.

Ainsi, à la fin de ce Symposium, qui se voulait avant tout un dialogue entre l'Est et l'Ouest, nous avons été conduits à tourner le regard vers l'axe Nord-Sud, pour retrouver cette problématique qui grève le plus lourdement l'héritage que nous laissons aux générations du XXI^{e} siècle. Par l'approfondissement de nos connaissances scientifiques touchant l'origine de l'homme, nous retrouvons l'une des plus grandes leçons évangéliques, celle qui nous enjoint d'aimer nos frères. Si la science nous montre que le partage est en définitive la caractéritique la plus spécifique du processus d'hominisation, elle stigmatise du même coup celui qui, se comportant en égoïste, devient évolutivement régressif.

B-1348 Louvain-la-Neuve Lucien MORREN
Avenue du Grand Cortil, 15A